

# INTRODUCTION

## L'INVENTION DE LA RENAISSANCE<sup>1</sup>

*par Thierry Wanegffelen*

Qu'est-ce que « la Renaissance » ? Les sept auteurs de ce livre espèrent qu'au terme d'un parcours globalement thématique en onze chapitres, le lecteur aura acquis les données suffisantes, factuelles et conceptuelles, pour répondre par lui-même et pour lui-même à cette question. Ils gagent toutefois qu'il n'ignore d'ores et déjà pas que ce terme renvoie à un moment de l'histoire de l'Occident, en gros les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles — l'Italie ayant été concernée dès le XIV<sup>e</sup>, le *trecento* des historiens de la Péninsule. Alors, comme l'a écrit en 1971 l'historien américain Eugen Weber, « la coloration, l'orientation, le *rythme* des activités humaines changent ». Et Weber poursuit : « Au cours de ce processus, d'abord quelques hommes, puis davantage, puis des sociétés entières à travers leur élite politique et sociale, perçoivent une transformation, remarquent que les choses se modifient autour d'eux. » Pas toujours, d'ailleurs,

---

1. Le lecteur est invité à trouver dans la bibliographie finale les références précises des travaux mentionnés dans le cours du texte de cette Introduction comme de l'Ouverture, des onze chapitres et de l'épilogue qui suivent.

de manière « positive », comme l'a remarqué l'historien italien Eugenio Garin en 1964 : certes, Machiavel conclut ses dialogues *De l'Art de la guerre* en constatant que « cette province [l'Italie] semble née pour ressusciter les choses mortes, comme on a vu de la poésie, de la peinture et de la sculpture », mais le XV<sup>e</sup> siècle (et aussi le XVI<sup>e</sup>, peut-être pas si « beau », même avant 1560, que l'estimait l'historien français Henri Hauser) en Italie et plus largement en Europe est travaillé par des crises politiques, sociales, économiques et religieuses. Les Ottomans avancent inexorablement vers l'Ouest (ils ne sont vaincus par les chrétiens pour la première fois qu'à Lépante, en 1571), et les intellectuels invoquent aussi fréquemment dans leurs œuvres le règne de Saturne et le retour de l'âge d'or justement parce que les temps sont souvent durs, cruels et inquiétants. « Léonard de Vinci, note Garin, est quasi obsédé par des visions catastrophiques, et il fixe dans ses dessins comme dans ses descriptions un univers mourant. [...] Machiavel est le théoricien d'une humanité radicalement mauvaise, engagée dans une lutte sans merci et toujours placée devant des choix cruels. Sous des formes tout à fait différentes, Savonarole et Michel-Ange sont empreints l'un et l'autre d'un sens tragique de la vie humaine et de l'histoire. »

Et pourtant, dans ce monde si tourmenté, on ne compte plus les découvertes et les redécouvertes dans tous les domaines et non seulement ceux mentionnés par Machiavel, artistique (chapitre IV) et littéraire (chapitre V). Il faut leur ajouter les domaines intellectuel et scientifique (chapitres V et X). D'ailleurs, l'habitude a été prise par les historiens de parler à ce propos plus volontiers de l'« humanisme » (chapitres III et V). Mais les bouleversements sont aussi techniques et économiques (chapitre IX), ils touchent à la pensée politique (chapitres VI et XI), ils relèvent du

culturel au sens large (chapitres VI et VIII) et plus spécifiquement du religieux (chapitre VII). Car c'est également le temps de « la Réforme ». Celle-ci apparaît comme un courant d'inspiration plurielle dès le départ plutôt que comme un mouvement d'emblée unifié. Pourtant, elle finit, non sans de grandes désillusions, déchirement et sentiment de gâchis pour beaucoup, tout en emportant chez de nombreux autres également enthousiasme et conviction profonde, par susciter dans les années 1530-1560 et au-delà la mise en place et le développement de manières alternatives, voire antithétiques, protestantes (le pluriel est à noter) et catholique (le singulier, revendiqué à Rome et sur bien des points justifié, peut sur d'autres se révéler toutefois trompeur) de vivre le christianisme et de concevoir l'Église, la communauté des croyants, et l'insertion de ces derniers en son sein.

« Renaissance », « humanisme » et « Réforme » apparaissent donc comme des phénomènes complexes, concomitants et pour une bonne part complémentaires. Cela, le lecteur le sait sans aucun doute, et il va être invité au fil des pages à le comprendre mieux, à saisir toute la richesse de cette histoire d'où est née, non sans douleur, parfois, ni traumatisme, l'Europe des nations, l'Europe des États, l'Occident dominant, l'Occident de la libre entreprise, de l'éthique de la responsabilité et de la confiance dans un progrès tout à la fois technique, scientifique, social et moral, bref l'Occident de cette « modernité » qui a commencé de finir au cours du XX<sup>e</sup> siècle.

Or, dès 1855 dans le tome VII de son *Histoire de France*, en fait déjà en 1840 dans le cours qu'il avait professé au Collège de France, Jules Michelet donnait d'emblée à « la Renaissance » un « sens et une portée » similaires<sup>1</sup> :

L'aimable mot de Renaissance ne rappelle aux amis du beau que l'avènement d'un art nouveau et le libre essor de la fantaisie. Pour l'érudit, c'est la rénovation des études de l'Antiquité ; pour les légistes, le jour qui commence de luire sur le discordant chaos de nos vieilles coutumes.

Est-ce tout ? À travers les fumées d'une théologie batailleuse, l'*Orlando*, les arabesques de Raphaël, les ondines de Jean Goujon, amusent le caprice du monde. Trois esprits fort différents, l'artiste, le prêtre et le sceptique, s'accorderaient volontiers à croire que tel est le résultat définitif de ce grand siècle. Le *que sais-je ?* de Montaigne, c'est tout ce qu'y voyait Pascal ; et Bossuet, dans cette pensée, écrit ses *Variations [des Églises protestantes]*.

Ainsi ce colossal effort d'une révolution si complexe, si vaste, si laborieuse, n'eût enfanté que le néant. Une si immense volonté fût restée sans résultat. Quoi de plus décourageant pour la pensée humaine ?

Ces esprits trop prévenus ont seulement oublié deux choses, petites en effet, qui appartiennent à cet âge plus que tous ses prédécesseurs : la découverte du monde, la découverte de l'homme.

Le XVI<sup>e</sup> siècle, dans sa grande et légitime extension, va de Colomb à Copernic, de Copernic à Galilée, de la découverte de la terre à celle du ciel.

L'homme s'y est retrouvé lui-même. Pendant que Vesale et Servet lui ont révélé la vie, par Luther et par Calvin, par Dumoulin et par Cujas, par Rabelais, Montaigne, Shakespeare, Cervantes, il s'est pénétré dans son mystère moral. Il a sondé les bases profondes de sa nature. Il a commencé à s'asseoir dans la Justice et la Raison. Les douteurs ont aidé la foi [...].

Ce que le lecteur ignore peut-être, et que la manière de Michelet ne lui laisse guère apercevoir, c'est que ces trois notions aux allures indubitables, objectives, quasi

---

1. Jules Michelet, *Renaissance et Réforme. Histoire de France au XVI<sup>e</sup> siècle*, rééd. par Claude Métra, Paris, 1982, « Introduction – I. Sens et portée de la Renaissance », p. 35.

scientifiques, Renaissance, humanisme et Réforme, ont en fait été inventées *a posteriori* par des historiens dont justement l'ambition dépassait la simple description des faits et s'attachait à une compréhension totale du passé des civilisations, en l'occurrence celle, on l'a dit, des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, risquant la généralisation au détriment, peut-être, des spécificités de chaque cas, jugées au contraire irréductibles pour la plupart par les spécialistes de tel ou tel domaine, dans tel ou tel espace et à une période restreinte — un risque également pris par les auteurs de ce livre.

Que le lecteur y songe, en effet : à l'époque de « la Renaissance » (au sens que lui a donné Michelet), le mot ne désignait jamais qu'une seconde naissance, souvent en un sens moral ou intellectuel, ou bien on évoquait en Italie, depuis la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, la *rinascità*<sup>1</sup> des lettres et des arts, grâce aux savants et aux artistes de la Péninsule, après ce trop long temps de ténèbres barbares censé avoir suivi l'Antiquité gréco-romaine et auquel Giovanni Andrea Bussi (1417-1475) a donné le nom de « temps intermédiaire », *medium ævum*, « Moyen Âge ». Au temps de « l'humanisme » (au sens que lui a assigné un chercheur allemand en 1808, alors qu'au même moment le français « humanisme » ne signifiait rien d'autre encore que le sentiment d'humanité, ou un système de pensée accordant une grande valeur à l'être humain), un « humaniste » était simplement quelqu'un qui enseignait les *studia humanitatis* (« études d'humanité »), à savoir la grammaire, la rhétorique et la poésie latines, ainsi que l'histoire et la philosophie morale, tout ce qui était censé rendre l'homme plus humain, comme

---

1. Mais pour désigner « la Renaissance », période historique, l'italien contemporain use d'un autre terme de la même famille ; *Rinascimento* (avec la même désinence que les autres mots désignant des processus historiques, tels *Risorgimento* ou *Aggiornamento*).

l'expliquait notamment Didier Érasme de Rotterdam, glosant *studia humanitatis* par *studia humaniora* (littéralement, « études plus humaines »). Quant à Martin Luther, l'initiateur de « la Réforme », il n'avait, avant 1520, employé dans ses ouvrages guère plus de cinq fois les mots respectivement latin et allemand *reformatio* ou *Reformation*, qui, pour lui, ne désignaient que l'état de perfection procurée aux hommes par le Christ à l'issue de sa venue en gloire sur terre (la Parousie), à la fin des temps.

Cherchant à sensibiliser ses auditeurs du Collège de France au « pouvoir des mots en histoire », Lucien Febvre, en décembre 1942, commençait un cours consacré à « Michelet et la Renaissance », et il remarquait que le mot, justement, dans son acception large de période historique, n'avait guère — à l'époque — plus d'un siècle.

Relisons les *Promenades dans Rome* de Stendhal, nous n'y trouverons pas le mot Renaissance. Relisons l'*Introduction à l'Histoire universelle* de Michelet, dont l'avant-propos est d'avril 1831 ; et la préface de ses *Mémoires de Luther*, publiés en 1835 mais rédigés en 1828-1829 ; et les *Notes de ses cours à l'École normale*, publiées par Henri Hauser en avril 1914, qui se réfèrent aux années 1832-1834 ; relisons toutes les *Préfaces* de Hugo à ce qu'on pourrait nommer ses drames de la Renaissance : *Lucrece Borgia*, et *Angelo tyran de Padoue*, et *Le Roi s'amuse*, et *Marie Tudor*. Vous n'y trouverez pas une fois le mot Renaissance. Pas plus que dans Musset, qu'il s'agisse de *Lorenzaccio* (1834) ou d'*André del Sarto*, drame en trois actes ; ou *Fils du Titien*, nouvelle de 1838 ; ou dans cet article de 1833 recueilli dans les œuvres complètes et intitulé *Un mot sur l'art moderne* : Musset y énumère les grands succès historiques, ceux de Périclès, d'Auguste, de Louis XIV ; il omet seulement celui de Léon X. Et si le mot de Renaissance peut apparaître ici ou là, sporadiquement, il s'agit toujours soit de la Renaissance des arts, soit de la Renaissance des lettres, jamais de la Renaissance tout court, cette glorieuse période de l'histoire de l'humanité où tout, nous dit-on, « renaît » à la fois, ou naît : les arts, sans doute, et les lettres — mais aussi la cosmographie, la géographie, l'anatomie, les sciences naturelles, et encore la foi chrétienne revêtant des formes nouvelles, et aussi l'activité commerciale, industrielle et financière d'un siècle qui voit doubler son stock d'or,

décupler son stock d'argent ; et finalement, la conception générale que se font du monde les Occidentaux. Bien ou mal choisi, le mot qui désignera toutes ces transformations, le mot Renaissance, n'entrera vraiment dans l'usage qu'à partir de 1850. Rappelons-nous que *La Renaissance* de Michelet, professée au Collège de France en 1840, ne parut en livre qu'en janvier 1855. Et soyons attentifs au titre d'un livre notoire, *l'Histoire de la peinture de la Renaissance en Italie*, de Taine, qui ne parut qu'en 1866, une dizaine d'années plus tard.

Hippolyte Taine, dans le tome premier de sa *Philosophie de l'art en Italie*, « Histoire de la peinture de la Renaissance en Italie » (1866), s'est en fait inspiré, en les nuancant au reste, des thèses certes issues de Michelet mais relayées et développées par le Suisse Jacob Burckhardt dans son étude parue à Bâle en 1860 : *La Civilisation* (dans l'original allemand *Kultur*) *de la Renaissance* (le terme est repris du français<sup>1</sup>) en *Italie*<sup>2</sup>. Ces thèses pourraient être ainsi résumées :

- la Renaissance a d'abord été un phénomène italien ;
- son facteur dominant a été la redécouverte de l'Antiquité ;

- 
1. Dès 1859, un an avant la publication de l'étude de Burckhardt, paraissait à Berlin *Die Wiederbelebung des klassischen Altertums oder das erste Jahrhundert des Humanismus* (« La renaissance de l'Antiquité classique, ou le premier siècle de l'humanisme »), de Georg Voigt, qui, lui aussi, a contribué à diffuser la notion de Renaissance comme moment de l'histoire de l'Occident. Notons toutefois qu'alors que Burckhardt introduit en allemand le terme étranger « Renaissance », Voigt le traduit et parle simplement de *Wiederbelebung*. Dès lors, chez lui, on a plutôt affaire à une simple métaphore (la renaissance, avec une minuscule) qu'au recours à un concept historique à proprement parler (qui appelle une majuscule, comme quand on parle de « la Révolution », absolument, ou de « la Réforme »). Une distinction similaire existe en anglais entre les termes *rebirth* et *Renaissance* ; tel ouvrage consacrée à *The Renaissance* parlera volontiers de *the rebirth of the arts*. En revanche, l'espagnol, à l'instar du français, ne connaît qu'un terme, *renacimiento*.
  2. Une première traduction française est parue en 1885, sous le titre un peu différent : *La Civilisation de l'Italie à la Renaissance*. Par la suite, l'ouvrage s'est vu restituer son titre original.

– elle s'est inscrite en rupture avec la civilisation du Moyen Âge et a marqué le début de l'âge moderne.

Burckhardt a tout particulièrement insisté sur le développement de l'individualisme comme trait marquant de la sortie du Moyen Âge et de l'entrée dans la modernité. Cette idée a connu une très grande influence, même si certains historiens, à partir des années 1880 ont trouvé excessif le traitement du Moyen Âge dans la démonstration de Burckhardt. Les Français Ernest Renan en 1884 et E. Gebhart en 1885, ainsi que l'Allemand H. Thode également en 1885, ont même prétendu faire de François d'Assise le promoteur de la Renaissance et celui qui « réveilla l'esprit humain » ! Un autre Allemand, K. Burdach, dès 1910, s'est efforcé de prouver la continuité entre la pensée médiévale et celle de la Renaissance. Les débats suscités au sein de la communauté des chercheurs seront présentés en détail et leurs enjeux mis en lumière dans le chapitre III.

L'importance de Burckhardt est indéniable. Mais on est étonné de voir l'Américain Charles G. Nauert Junior, en 1995, en faire l'inventeur de la notion de « Renaissance », en oubliant tout bonnement de mentionner Michelet. Tout vient pourtant bien de ce dernier.

Avant lui, en effet, on pouvait parler de « la renaissance des arts », ou « des lettres » (comme Voltaire pour expliquer « l'éclat du règne de François I<sup>er</sup> » dans *L'Essai sur les mœurs*), ou « de la peinture » (comme Stendhal dans son *Histoire de la peinture en Italie*), ou encore « des Beaux Arts », voire en omettant le complément « de l'architecture » (comme Letarouilly dans son *Recueil des édifices de la Rome moderne*) : c'était toujours une ou la renaissance avec une minuscule, toujours avec un complément, au moins sous-entendu par le sujet même traité, et toujours à propos d'un domaine, artistique ou littéraire, bien circonscrit.